



JULES GOURDAULT

# LA SUISSE

- ZURICH
- BERNE
- LUCERNE
- URI
- NEUCHÂTEAU
- ST. GALL
- VAUD
- LIBERTÉ ET PATRIE
- ZOUG
- SOLEURE
- SCHAFFHOUSE
- FRIBOURG
- SCHWYZ
- AARGOVIE
- UNTERWALDEN
- GLARIS
- GENÈVE
- BALE
- PARIS LIBRAIRIE MACHETTE & Co BOUL. S. GERMAIN N° 79
- TESSIN
- APPENZEL
- GRISONS
- THURGOVIE
- VALAIS

L47  
4693

*Machette*

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

---

# L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

---

## PRÉFACE

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent, au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient intimement liés à sa vie ; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France ; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Son cours était sans cesse commenté et complété par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois,

parois du Ruchen et de ses épaulements, au sud, par la majestueuse pyramide du Faulen, plus à droite par les crêtes qui séparent le canton de Schwytz de celui de Glaris.

C'est de cet amphithéâtre que commence, à proprement dire, la grimpe : il s'agit de gravir la *Grasblanke*, immense mur à pic qui se dresse sur la droite, avec un magnifique sillon d'avalanches et un torrent qui forme une belle chute. En deux heures, par des pentes raides où les éboulis alternent avec le gazon, on atteint la cabane refuge du Club Alpin suisse. De là, derrière la hutte, on monte à travers le vallon de Steinhäli, puis on arrive au pied d'une nouvelle paroi escarpée d'où il grêle souvent plus de pierres qu'il n'en faut pour casser la plus dure tête de touriste. De nouveau il faut naviguer dans les éboulis, pour parvenir au premier champ de neige, très incliné, auquel succèdent un second, puis un troisième escarpement de névé, que séparent, comme autant d'îlots tourmentés, des crêtes de rocher absolument nues. La dernière escalade terminée, on débouche sur une petite bande de terrain, où croissent quelques fleurs alpines, au-dessus du glacier principal, et de là on gagne l'arête supérieure surmontée d'une perche-signal.

La vue, de ce sommet, est splendide : en face de soi, on aperçoit la masse du Tœdi avec le grandiose névé des Clarides; plus loin le Rothstock, le Scheerhorn, les Windgälle; puis, par delà, tout là-bas, la Jungfrau, le Finsteraarhorn et leurs satellites; plus à droite, et moins nets d'aspect, le Pilate, le Rigi, les deux Mythen; enfin, au loin sur la gauche du Tœdi, les champs de glace du Bernina et les avant-monts du Vorarlberg. Plus près, aux pieds de l'observateur, s'étendent et le vert Klœnthal avec son lac aux reflets d'opale, et la vallée de Wesen à Glaris, avec ses maisons, ses bourgades, sa route carrossable et son chemin de fer. Enfin, en suivant le canal de la Linth, l'œil arrive à discerner le lac de Zürich, Rapperschwyl, l'Uetliberg, l'Albis, et la ville de Zürich elle-même, lorsque aucune vapeur ne voile l'horizon.

Remontons maintenant la vallée principale, de Glaris jusqu'à la Sandalp. C'est passé le bourg industriel de Schwanden, près duquel la Sernf se jette dans la Linth, que commence, à proprement dire, le Linththal. Nous allons sortir des districts de grande fabrication pour entrer dans une région plus silencieuse et plus pastorale. Linththal, la dernière localité de ce haut bassin, long à peu près de 20 kilomètres, a encore des usines; mais, au delà, commencent les vrais paysages alpestres. Que de charmantes courses à faire de ce village glaronnais : à l'ouest, aux bains de Stachelberg et à la gorge sauvage où jaillit, d'une fente du Braunwaldberg, la fameuse source sulfureuse déjà signalée par Scheuchzer et mise à la mode par le docteur Marti; à l'est, sur la chaîne qui sépare les deux principales vallées du canton; à l'ouest derechef, sur le massif imposant à travers lequel court la coupure profonde de l'Urnerboden; au sud enfin, sur le Biferten, sur le Tœdi, et dans les pittoresques découpures qui se cachent entre les arêtes projetées par ces deux cimes! N'oublions pas le joli petit lac, trop peu visité (*Muttensee*), qui dort dans sa coupe d'azur sur un des contre-forts de montagne qui viennent expirer au-dessus de Linththal. Perdu dans un cirque hermétiquement clos, qu'occupait sans doute jadis un glacier, dont il ne reste plus qu'une faible amorce au bord du bassin, il est dominé par d'énormes arêtes aux parois noires et tout effritées.

Pour nous, nous laisserons à main droite la vallée, limitrophe d'Uri, que parcourt le torrent du Fätschbach, et nous continuerons de suivre vers le sud le thalweg de la Linth. Les conquêtes de l'industrie glaronnaise s'arrêtent définitivement au point où nous sommes; des chalets, des fenils,

*Ed. M...*

des pacages, voilà tout ce qu'on rencontre en amont. A la prairie appelée le *Thierfehd*, voici même que cesse la route de voitures; un dernier hôtel y héberge, au bruissement d'une cascade voisine, qui se laisse choir à la façon du Staubbach, l'ascensionniste prêt à tâter les flancs du Tœdi, comme aussi le menu frelin des touristes, dont cette station-reposoir marque d'ordinaire la suprême étape.

Quelques minutes plus loin, les murailles latérales de rocher se rapprochent tout à coup et transforment la vallée en un cirque coupé d'une gorge étroite où la Linth se fraye passage comme elle peut. Cette transition presque instantanée d'une contrée vivante et bruyante, dont les fabriques sont en relations quotidiennes avec toutes les parties de la terre habitée, à un site effroyablement désert et sauvage, qui semble une sorte d'*ultima Thule*, fait sur l'âme une impression singulière. « Quel dommage, dit M. Rambert, que l'on n'ait pas l'histoire exacte et minutieuse de l'une au moins



BAINS DE STACHELBERG (GLARIS).

des vallées alpines, et que l'on ne puisse pas suivre le flot civilisateur, le flot humain, la remontant de défilé en défilé! Que d'émigrations pénibles! que d'établissements précaires! Que de Colombes obscurs allant à la recherche, non d'un monde, mais d'une pelouse pour nourrir un homme de plus! » La dernière pelouse colonisée sur cette route n'est pas encore, on le verra, le *Thierfehd*.

La Linth franchie par un premier pont qui se trouve sur la prairie même, on s'élève une demi-heure durant, par une montée couverte d'éboulis, et soudain, à un détour du sentier, on découvre la fameuse *Pantenbrücke*. C'est, je l'ai dit, le dernier pont en amont sur la rivière glaronnaise. Détruit deux fois par une avalanche, il a été solidement reconstruit il y a quelques années. De son arche unique, jetée à 65 mètres au-dessus de la Linth, à l'endroit le plus profond de l'abîme, la perspective est une des plus sauvages que je connaisse. De bonheur, d'excellents parapets défendent du vertige.

Après qu'on a cheminé quelque temps dans cette sombre fissure, où l'imagination populaire n'a

pas manqué de placer quelques-unes de ces légendes alpines dont le diable est le héros, on voit s'ouvrir sur la gauche une seconde crevasse non moins sinistre, aux parois plus hautes encore, qui débouche brusquement dans le défilé principal. Une arête farouche, de 1,800 mètres d'altitude, marque le point de jonction des deux gorges : c'est la *Selbsanft*, projection colossale qui, du sud au nord, s'enfonce comme un coin de bûcheron dans la vallée et la divise en deux coupures convergentes.

Si nous pénétrions dans le gouffre latéral qui bâille à main gauche, nous arriverions en face du Bifertenstock, dans le *Tobel* qu'arrose le Limmernbach, et même, en passant le Kistengrat, col situé à 2,600 mètres, dans la vallée grisonne du Rhin antérieur. En continuant à suivre le cours de la Linth, nous arriverons au pied du Tœdi, dans le vallon de la Sandalp. Le mur mitoyen est formé par la haute et épaisse *Selbsanft*.

Ce vallon de la Sandalp se compose de deux terrasses successives, l'*inférieure* et la *supérieure*. La première apparaît, au sortir de la fissure de la Pantenbrücke, comme une fraîche oasis dominée à gauche par les aiguilles d'un glacier dont la nappe visqueuse se trouve prise entre les flancs du Tœdi et ceux de la *Selbsanft*. A l'extrémité sud de ce plan égayé par des pâturages et par des chalets, le sentier, côtoyant toujours le cours d'eau principal, arrive à une nouvelle vallée affluente, celle d'où s'échappe le Bifertenbach, et, comme il a fait plus bas au point d'amorce de la *Selbsanft*, il laisse encore de côté la coupure vassale pour se jeter sur le versant droit du Tœdi, et attaquer à l'aide de zigzags la pente aride qui sépare les deux gradins de l'alpe terminale.

La *Sandalp supérieure* (1,938 m.), où la Linth prend naissance, est un cirque clos de tous côtés par un cercle de cimes majestueuses, au front couvert de neiges éternelles. Ses pans rigides sont tout en glaciers ou en roches-moraines; dans le fond frissonne un maigre pâtis; six semaines par an, quelques vaches y secouent leurs clochettes près d'un chalet de pâtre au bord de la pelouse. D'arbustes, nulle trace.

Une antique légende affirmait que souvent, sur ce haut Staffel, résonnait une musique merveilleuse et céleste. Scheuchzer, dans ses *Itinera alpina*, disait en avoir recueilli la confirmation de la bouche même des bergers de la Sandalp : *Suavissimum musicorum sonorum concertum*. Longtemps toutefois les gens instruits n'y voulurent point croire ; mais, au commencement de ce siècle, un Zurichois qui, par un grand vent, gravissait ces hauteurs solitaires, fut tout surpris de percevoir effectivement des sons harmonieux. Plus récemment, d'autres observateurs ont affirmé, eux aussi, avoir entendu ces accords magiques, et on explique aujourd'hui le phénomène, en disant que les débris de roc et les blocs de schiste disjoints à travers lesquels s'engouffre le vent font l'office de harpe éolienne.

Le mont Tœdi est la sommité dominante du massif qui entoure ce sauvage vallon de la Sandalp. Il est couronné par trois cimes maîtresses : les deux plus hautes, le *Piz Rüsein* (3,623 m.) et le *Glärner Tœdi* ou Tœdi de Glaris (3,575 m.), ne s'aperçoivent pas de l'alpe d'approche ; la seule visible de ce point est le *Sandgipfel*, c'est-à-dire le pic situé le plus au nord. Il n'y a point dans toute la Suisse du nord-est une montagne qui puisse rivaliser avec lui ; le Sentis n'a que 2,500 mètres. Il a été gravi pour la première fois en 1837 par trois bergers du Linththal, et depuis lors, à diverses reprises, des grimpeurs en ont réussi l'escalade. De la crête culminante, plateau de neige elliptique, où il y a à peine place pour une vingtaine d'hommes, on distingue, par un temps clair, toutes les Alpes centrales, de l'Orteler au Bodensee, du Bodensee au Mont-Rose et au Mont-Blanc ; la bordure de l'horizon vers le nord est formée par le Jura, la Forêt-Noire et les Alpes du Wurtemberg.

Cette rivière de la Linth, dont nous venons de remonter le cours jusqu'au mont glacé où elle prend sa source, s'appelait autrefois Aa, comme en témoigne le nom du village glaronnais d'Ennenda (*Ennet-Aa*, de l'autre côté de l'Aa). A partir de Mollis elle se détournait de sa direction septentrionale pour se jeter en travers de la vallée vers Niederurnen, gagner de là Ziegelbrücke, où elle recevait le cours d'eau paresseux qui, sous le nom de Mag, lui arrivait du Wallensee, et s'écouler ensuite en plusieurs bras vers le lac de Zürich. Tout ce pays, au temps des Romains, était bien plus bas qu'il n'est aujourd'hui; il s'est trouvé exhaussé peu à peu par les alluvions que le torrent impétueux issu du Tœdi a étalées dans les marécages de la plaine autour des anciens dépôts morainiques. De ce charriage finirent par résulter à la longue des fièvres intermittentes qui décimaient chaque année les populations voisines et se propageaient même à l'état sporadique dans les communes les plus reculées du canton. Ainsi se trouva perdu pour l'homme ce bassin inférieur du Linththal, qu'un

historien glaronnais du seizième siècle, Paul Schuler, de Schwanden, nous dépeint comme ayant été, peu d'années avant lui, une des régions les plus fertiles de la Suisse. Le mal fut encore accru par les effroyables inondations qui eurent lieu dans les deux siècles suivants.

Il n'était que temps d'aviser, lorsque en 1807 un conseiller d'État zurichois, le célèbre Conrad Escher, surnommé *de la Linth*, fit commencer, sur une décision de la Diète helvétique, l'établissement d'un canal de dérivation qui, prenant la rivière au-dessus de Näfels-Mollis, devait la conduire au Wallensee, où ses eaux s'épureraient et se déchargeraient de leurs galets. On rectifia et on élargit en même temps le lit de la Mag (1) au moyen d'un second canal qui fut creusé jusqu'au lac de Zürich. Quinze années suffirent pour mener à

bien cet important travail national qui coûta une somme de plus d'un million et demi de francs, dont le canton de Glaris paya un cinquième, et qui, en restituant à la culture vingt mille arpents d'un sol excellent, rendit du même coup la santé à tous les habitants de cette région d'entre-lacs, que depuis longtemps on n'appelait plus que le « pays de la mort ».

La *Petite Vallée*, qui, on l'a vu, s'embranché dans la grande à droite de Schwanden, est arrosée par la Sernf ou Sernif. Née des glaciers du Hausstock, sur la dernière terrasse de l'alpe Wichlen, magnifique pâtis qui, bien que fort déchu, suffit encore à nourrir plusieurs centaines de vaches et de moutons, cette rivière, dans son cours supérieur, s'appelle *Wichlenbach*; elle ne prend son nom de Sernf qu'après sa jonction avec le ruisseau que lui envoie à droite le Jætzthal, défilé ouvert dans une ramification de la crête qu'entaille le col du Panix.

C'est au centre de cette vallée que se trouvent les carrières d'ardoise du Plattenberg. Les principaux

(1) De cette rivière, supprimée par le fait, le nom se retrouve encore dans celui de la Limmat (*Linth-Mag*), qui sort du lac de Zurich.



CONRAD ESCHER DE LA LINTH.

villages, Engi, Matt, Elm, ne sont guère espacés les uns des autres que d'une demi-heure. Le premier est juste à l'entrée du Mühlethal, une des gorges alpestres les plus pittoresques de tout le canton ; le second commande pareillement, à l'est, une enfilade de charmantes fissures (Krauchthal, Seezthal), par lesquelles on peut se rendre à Sargans ; Elm enfin, le point le plus élevé du vallon, fait face, de l'autre côté de la Sernf, au débouché de l'Unterthal, saignée d'où s'échappent les eaux des glaciers du piz Segnes ou Tschingel-Spitz, et qu'un sentier fort dangereux, passant près du fameux Trou de Saint-Martin (*Martinsloch*), met en communication avec les Grisons.

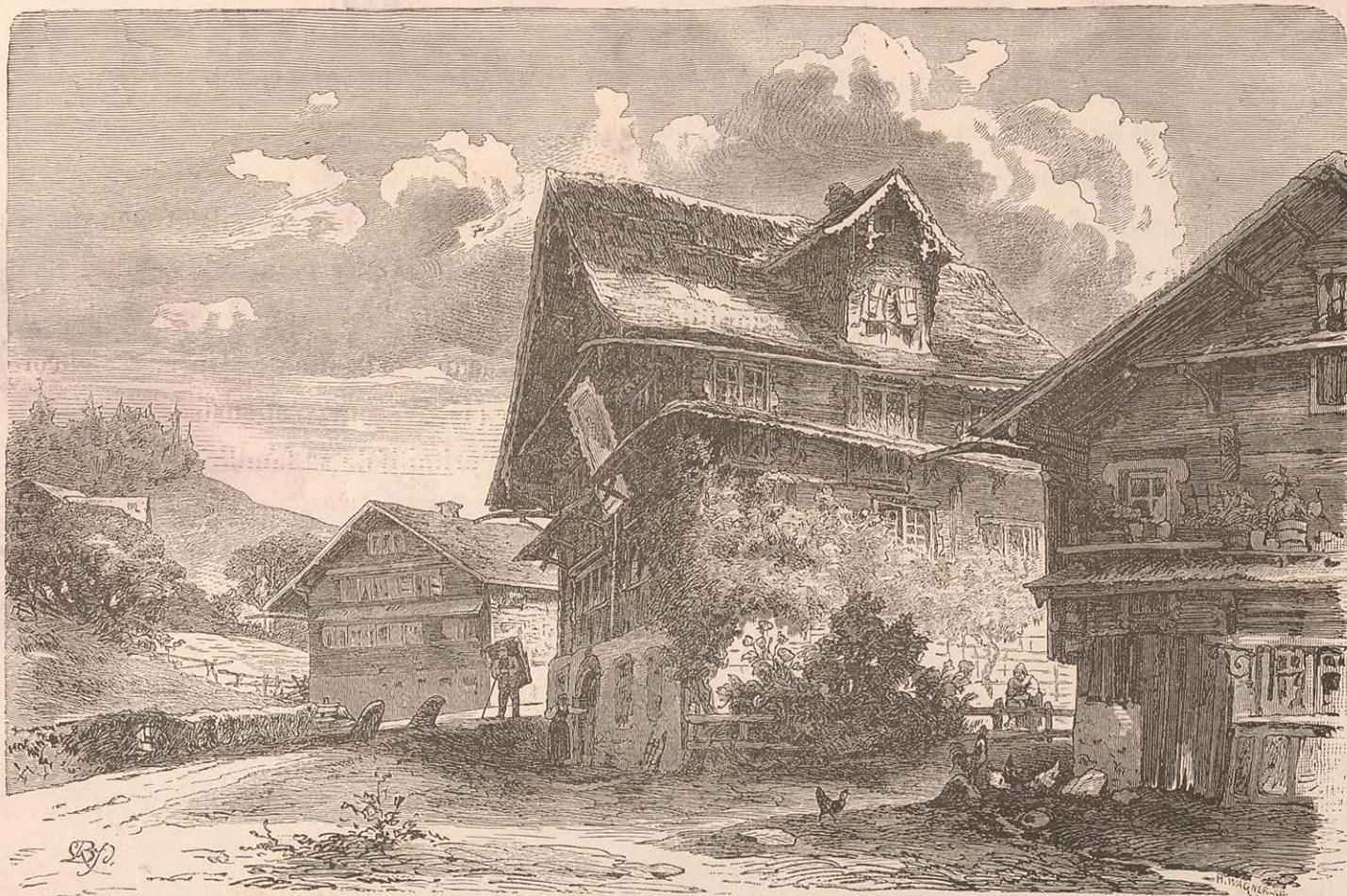
Les *Montagnes-Franches* (*Freiberge*), dont j'ai déjà parlé au lecteur, sont précisément ce massif contre-fort du Hausstock qui s'avance ici, du sud au nord, jusqu'au confluent de la Sernf et de la Linth. Un règlement y interdit la chasse sous peine d'une amende qui peut se monter jusqu'à trois cents francs ; de malheur pour les pauvres chamois, qui croient pouvoir s'ébattre en sécurité sur ces soi-disant « districts réservés », les ordonnances n'ont jamais été observées à la lettre, et plus d'un coup de fusil clandestin apprend à la timide antilope des Alpes combien peu il faut se fier aux traités.

Voici, pour terminer, une anecdote, à propos de ce rare gibier de montagne.

Il y a deux ou trois ans, un chamois glaronnais, âgé de six mois environ, s'étant endormi sur l'alpe de Braunwald, non loin de Linththal, deux hommes profitèrent de son sommeil pour s'emparer de lui. Ils lui construisirent une écurie où il pouvait cabrioler à son aise. La bête prospérait, et tout eût été pour le mieux sans la gendarmerie. Une loi interdit formellement de capturer un jeune chamois. Aussi les deux braconniers se virent-ils condamnés à dix francs d'amende. Restait à savoir ce qu'on devait faire du corps du délit. Le tribunal, incompétent, renvoya la question à l'autorité administrative du canton, et, finalement, le Conseil Fédéral fut saisi de l'affaire. Celui-ci ordonna la mise en liberté immédiate de l'animal. Les propriétaires ouvrirent donc la porte de leur écurie ; mais..... le chamois refusa de prendre la clef des champs. Nouveau rapport adressé à Berne. Par décision du Conseil, un gendarme fut chargé cette fois de reconduire le prisonnier opiniâtre, non pas dans sa commune, mais dans un district de montagne où la chasse était interdite. C'est ce qui fut fait, un beau soir d'hiver, par une lune propice. Le gendarme invita les deux paysans à rester en arrière, et partit seul avec l'animal. Arrivé sur l'alpe franche, ce dernier reçut son certificat officiel de libération ; à peine ses gardes l'eurent-ils lâché, qu'il se mit à courir au triple galop dans la direction de son écurie. Je laisse à penser la surprise et la joie de ses maîtres en le revoyant. Le bon gendarme, qui n'en pouvait mais, référa de la chose à Glaris. Que faire, sinon laisser le bouc récalcitrant agir à sa tête ? Un Suisse, M. Wunderlich, a, dit-on, acheté l'animal, — 350 francs, s'il vous plaît, — et le fils encorné du Braunwald fait aujourd'hui l'ornement de son parc à Zurich.







PETERSZELL : LE VIEUX PRESEYTÈRE.

## CHAPITRE VII

Le Toggenbourg, son histoire, son aspect. — La ville de Saint-Gall. — Aventures apostoliques de saint Colomban et de ses disciples. — La mission du Bodensee. — Le duc Gunz. — La cellule de la « Croix de noisetier ». — Origine et développements du monastère de Saint-Gall. — L'âge d'or de la communauté. — La salle des copistes, l'école, la bibliothèque abbatiale. — La vie du cloître. — Essor artistique et intellectuel. — Décadence du cloître et progrès de la ville. — Ulrich Rœsch et la construction du couvent de Rorschach. — Le dernier prince-abbé de Saint-Gall.

### I

Comme on le peut voir sur une carte de Suisse, le canton de Saint-Gall a la forme d'un quadrilatère irrégulier, à la partie supérieure duquel se trouve enclavé un second quadrilatère plus petit, poussant une corne vers le nord-est, lequel n'est autre que le canton d'Appenzell.

Dans le premier de ces districts politiques, un des plus vastes de la Confédération, il faut distinguer trois régions principales : le pays de Saint-Gall proprement dit, le Rheinthal et le Toggenbourg.

Le Toggenbourg est cette vallée longue d'environ quinze lieues qui s'étend en demi-cercle, contournant au midi la chaîne du Sentis, depuis le thalweg du Rhin jusqu'aux frontières de la Thurgovie. Le Hœrnli la borne du côté de Zurich ; le massif des Churfirsten la sépare du lac de Wallenstad.

Plusieurs siècles durant, cette contrée releva d'une maison comtale, qui, au moment même où

partout en Suisse le pouvoir nobiliaire allait s'affaiblissant au contact des Confédérés, était parvenue, tout près de ceux-ci, à un remarquable degré de puissance. A l'origine, les sires de Toggenbourg ne possédaient que les hautes vallées arrosées par la Thur ; mais, pleins d'énergie et sachant compter, ils avaient rapidement accru leurs domaines. Dès le commencement du quinzième siècle, ils avaient acquis Uznach, petite ville située non loin de l'extrémité est du lac de Zurich, et pris le titre de comtes. Cent ans après, le mariage de Frédéric V avec la fille de Donat de Vatz l'avait mis en possession de Mayenfeld, du Prettigau, de Davos, et de tout un immense morceau de la Rhétie. Un siècle encore plus tard, Frédéric VII avait reçu en gage de l'Autriche le Gaster (1), Wesen, Wallenstad et Sargans, appoint qui avait relié ses possessions d'outre-Rhin au patrimoine primitif de sa famille.



VATTEWYL ET CHATEAU-YBERG.

Ce prince était un prudent politique qui n'intervenait guère que comme médiateur dans les luttes des Habsbourg et des Cantons suisses : une seule fois, contre Glaris, il s'était départi de cette règle de conduite ; mais l'issue de la campagne de Næfels l'avait vite ramené à une appréciation plus saine de ses intérêts. De 1405 à 1419, il se fit recevoir successivement combourgeois de Zurich, de Schwytz et de Glaris. Quoique, dans la guerre d'Appenzell, que j'aurai bientôt occasion de raconter, il eût eu le commandement des troupes autrichiennes, il n'en était pas moins demeuré l'allié tacite de ceux qu'il était chargé de combattre, et lorsque les Habsbourg eurent été mis au ban de l'Empire, il se hâta d'en profiter pour s'emparer de Feldkirch, dans le Vorarlberg. Peu de temps après, l'acquisition de la seigneurie

(1) On désigne sous ce nom de *Gaster*, dont l'étymologie est *Castra Rhetica*, les rives du lac de Wallenstad, où se trouvent les bourgades de Prinsch (*Prima*), Gunz (*Secunda*), Terzen (*Tertia*), Quarten (*Quarta*), et Quinten (*Quinta*), qui rappellent le séjour des cohortes romaines.

de Werdenberg et du Rheinthal inférieur achevait de lui constituer un État dont son ambition pouvait se contenter.

Mais ce n'était là qu'une puissance menacée d'une dissolution prochaine : Frédéric VII était, comme Donat de Vatz, le dernier mâle de sa race. A peine fut-il trépassé intestat, le 1<sup>er</sup> avril 1436, que de tous côtés on se prépara à lui célébrer de tumultueuses funérailles. Jamais succession ne fut plus embrouillée, et ne suscita de plus ardentes querelles. Comme l'ensemble de la seigneurie, faite de raccords successifs, comprenait des districts de provenance différente et régis par des droits divers, innombrables furent les revendications.

Pour surcroît, ceux qu'on se disputait réclamaient aussi une voix au chapitre. J'ai dit comment, pour sa part, la fraction rhétienne du pays en litige trancha le procès, sans l'aide des juristes, en se réunissant en une ligue qui prit le nom de Dix-Droitures. Les gens de la région de la Thur se formèrent pareillement en communauté, et s'allièrent à Schwytz et à Glaris. Autant en firent Uznach et le Gaster.

Restaient les communes de Sargans, de Flums, de Wallenstad, de Ragatz, sur lesquelles Zurich commença par mettre son dévolu. Ce n'était là toutefois qu'un arrangement dénué de sanction. Le plus simple, mais personne alors n'y songea, et personne aussi ne pouvait y songer, c'eût été de former un *Ort* (1) à part de la portion de l'héritage toggenbourgeois qui entourait le pays d'Appenzell et qui, de nos jours, est devenue saint-galloise. Ni Zurich ni Schwytz ne se sentaient de goût pour cette solution ; les vues d'ambition personnelle l'emportèrent sur toute considération de bien public, et ainsi s'alluma la première guerre civile entre les Confédérés.

D'un côté flottaient les bannières d'Unterwald, d'Uri, de Glaris, de Schwytz, de Berne et de Lucerne ; de l'autre marchaient les soldats de Zurich. Celle-ci, battue, feignit de céder ; mais, deux ans après, s'alliant à l'Autriche, elle reprit l'offensive. Cette fois les *Eidgenossen*, à qui Berne continuait de fournir assistance, s'avancèrent victorieux jusque devant la cité parjure qui était passée dans le camp des Habsbourg ; sans la présence d'esprit d'une femme qui abaissa la herse à propos, la ville était prise, avant même d'avoir été assiégée. Après une courte trêve, ménagée par les évêques de Constance et de Bâle, cette petite guerre de dévastation recommença plus furieuse, et se prolongea six années encore. Les Confédérés échouèrent, il est vrai, dans leur tentative pour disputer à l'ennemi l'empire de son lac : les radeaux zurichois le *Canard* et l'*Oie* firent reculer l'*Ours* de Schwytz ; mais ils infligèrent près de Ragatz à leur plus redoutable adversaire, Jean de Rechberg, une sanglante défaite qui, jointe à la lassitude générale, amena la fin des hostilités.

La conclusion de la paix fut toutefois laborieuse ; ce fut à l'avoyer de Berne, Henri de Boubenberg, qu'échut la mission délicate de trancher, comme arbitre suprême, les points en litige. Il déclara « nulle et non avenue » l'alliance de Zurich avec l'Autriche ; le *Bund perpétuel* fut remis en vigueur, comme si rien ne s'était passé, et Schwytz et Glaris conservèrent Uznach et le Gaster. Quant au Toggenbourg, à la suite de toutes ces péripéties, il finit par devenir le revenant-bon d'un héritier indirect de Frédéric VII, le baron valaisan Pierre de Rarogne, qui, n'ayant pas lui-même de postérité, vendit le pays au cloître de Saint-Gall, sous la réserve des franchises de ses habitants (1469).

Mais les abbés du fameux monastère ne se firent pas faute d'usurper de leur mieux sur des droits qu'ils avaient eux-mêmes reconnus. Leurs efforts d'empiètement s'accusèrent surtout quand la majorité des Toggenbourgeois eut embrassé le culte réformé. L'échec décisif essuyé par les protestants

(1) C'est le mot que nous traduisons d'ordinaire, improprement, par *canton*.

*W. Meckel*

à Cappel (1531) coûta particulièrement cher aux pays de condition indéfinie dont je suis en train d'esquisser l'histoire. Uznach et le Gaster furent dépouillés de leurs libertés et même de leur bannière nationale; les Toggenbourgeois réussirent, il est vrai, par leur fermeté, à conserver le libre exercice de leur foi; mais Dieu sait combien de vexations ils eurent dorénavant à subir de la part de la fière abbaye réintégrée dans tous ses droits antérieurs.

Insensiblement, les abbés s'approprièrent chez eux la justice, la police, le militaire, et un jour vint où il n'y eut même plus de *Landsgemeinde*. Traités, non plus en sujets, mais en serfs, les riverains de la Thur prirent enfin les armes, et chassèrent de tous les châteaux les agents et les soldats de leur maître. Par malheur, ils se divisèrent, et la querelle, purement politique au début, se compliqua d'éléments religieux. Les catholiques, qui dominaient dans les vallées inférieures, se tournèrent vers les cantons orthodoxes; les réformés, par contre, eurent recours à Zurich, et derechef ce petit territoire légué « au plus digne », comme jadis l'immense empire d'Alexandre, fut cause d'une guerre effroyable entre les parties de la Suisse naissante.

Berne, cette fois, tenait pour Zurich; étaient contre: l'abbé de Saint-Gall, Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwalden et Zug (1). Les cohortes du Haut-Toggenbourg s'ébranlèrent les premières, conduites par un Zurichois du nom de Nabholz, et se précipitèrent comme une avalanche sur le bas pays. Les milices des villes protestantes envahirent de leur côté les terres du couvent saint-gallois, dont l'abbé fut contraint de s'enfuir en Souabe. Le monastère fut occupé; on en emporta la bibliothèque, les cloches et 4,000 chars de vin. La Thurgovie et le Rheinthal prêtèrent hommage, et le Toggenbourg se crut au moment de devenir un quatorzième *Ort*.

On sait que cette guerre, que je n'ai pas à raconter en détail, se termina, dans l'été de 1712, par la défaite des catholiques à Willmergen (Argovie). Le traité de paix ne mit pas, à vrai dire, les vallées de la Thur en possession de l'indépendance qu'elles rêvaient; elles restèrent soumises aux abbés de Saint-Gall qui, de nouveau, se virent restituer tout leur territoire; mais du moins furent-elles désormais sous la protection de Berne et de Zurich, et eurent-elles des droits et des franchises beaucoup plus étendus que devant.

En 1798, le Toggenbourg fut en partie incorporé à l'éphémère canton de la Linth; cinq années après, l'*Acte de Médiation* l'annexa au territoire de Saint-Gall, auquel, depuis lors, il est resté joint.

Cette région, à la fois agricole et industrielle, compte 50,000 habitants environ qui, pour les deux tiers, appartiennent au culte évangélique. Ses districts montueux, très fertiles, s'élèvent au nord jusqu'au groupe du Sentis, et offrent l'image d'une vie particulièrement sereine et aisée. Tous les vallons y abondent en paisibles villages dont les maisons de bois se nichent au sein de vergers plantureux ou s'accotent aux pentes revêtues de bois et de prairies. La race, vive et sociable, a gardé les qualités d'ordre et d'économie qui furent de tout temps, à ce qu'on assure, le trait essentiel du Toggenbourgeois. De costume national, le gros de la population n'en porte plus guère. Le dimanche, pourtant, le paysan s'accoutre volontiers du gilet écarlate et de la courte veste de drap sombre à boutons d'argent qui fut le vêtement de ses ancêtres; de même les femmes catholiques du haut pays sont restées fidèles au jupon rouge et au tablier versicolore, et ne se rendent jamais à l'église sans tenir, avec leur livre de prières, un petit bouquet de fleurs aromatiques.

(1) C'est le grand duel suisse, pour cause de religion, qu'on nomme la « Seconde guerre de Willmergue ».

La partie la plus pittoresque de la contrée, celle dont le cadre est le plus imposant, est le territoire qu'enserrent, au midi, la chaîne déchiquetée des sept Churfirsten, et, au nord, les gigantesques parois du Sentis, de l'Altmann, du Schafberg. De l'est à l'ouest, en venant du Rheinthal, on y trouve d'abord, à l'entrée de la route serpentine qui entame la croupe des monts de l'Appenzell, le village de Gams, jadis possession des seigneurs de Sax; un peu plus loin est Wildhaus, la localité la plus élevée du canton; l'église catholique y est située de telle sorte, que les eaux de ses gouttières s'écoulent d'un côté dans la Thur et, de l'autre, dans le Rhin. Près de cette bourgade, en un hameau appelé Lizighaus, le touriste peut voir la modeste cabane de bois, noircie par le temps et au toit chargé de pierres, où Ulrich Zwingle naquit le 1<sup>er</sup> janvier 1484, et qu'il habita jusqu'à l'âge de dix-huit ans, époque où il alla faire ses études à Bâle.

Plus à l'ouest encore, toujours en aval, et passé le confluent des ruisseaux qui forment la Thur, on atteint les villages de Saint-Jean, le vieux et le nouveau (*Alt-Sanct-Johann*, *Neu-Sanct-Johann*), deux anciennes abbayes de Bénédictins. Du dernier, un chemin pittoresque taillé dans les escarpements du Sentis s'élève aux bains sulfureux de Rietbad. Presque vis-à-vis est Nesslerau, bourg commandant la jolie vallée qui s'étend depuis le verdoyant Stockberg, montagne contiguë au Sentis, jusqu'à la haute sommité de Nagelfluhe qu'on appelle le Speer (1,956 m.) et à qui le large panorama qu'on découvre de sa cime a valu le surnom de « Rigi de la Suisse orientale ».

Trois quarts d'heure plus loin, à Krummenau, la route passe sous un pont de rocher naturel (*Sprung*), et gagne Ebnet, point où s'amorce provisoirement le chemin de fer de Saint-Gall-Winterthur. Sans rien perdre de sa richesse agricole et alpestre, la région, à partir d'ici, prend un caractère extraordinairement industriel. De Wattwyl, grosse bourgade qui compte près de 6,000 habitants, et que dominant les ruines de Château-Yberg, en passant par Saint-Peterszell, Oberutzwyl, Flawyl, etc., jusqu'à la ligne brisée qui dessine la limite du canton au nord-ouest, toute la vallée retentit du bruit des métiers mécaniques. Innombrables y sont les fabriques de tisserands, sans compter le travail qui se fait à la main. La petite ville de Lichtensteig, qui, au haut de sa colline rocheuse, ressemble toujours à une forteresse, a été jadis le centre gouvernemental du pays, et aussi le lieu d'où la culture du lin et du chanvre



OUVRIÈRE DU CANTON DE SAINT-GALL.

s'était répandue dans tout le bas Toggenbourg. Le mouvement des marchandises y était déjà tel au seizième siècle, qu'on dut y établir une douane, un entrepôt, et y réglementer les marchés par une ordonnance qui fut remaniée au siècle suivant, quand les maîtres tisserands de Saint-Gall et d'Appenzell se mirent à affluer sur la place.

Quel singulier contraste présentent aujourd'hui, en regard de cette activité de trafic, les restes mélancoliques des nombreux burgs d'autrefois ! Castels et couvents ne manquaient pas dans cette riante vallée, et le voyageur qui se souvient de la ballade de Schiller cherche machinalement le cloître dont le chevalier de Toggenbourg restait, des heures durant, à regarder les fenêtres, pour tâcher d'apercevoir la noble recluse, Ida, sa femme, qu'il avait, dans un accès de jalousie, précipitée, sans pouvoir la tuer, des sourcilleux créneaux de sa tour.

## II

C'est à l'extrémité nord-est de cette haute vallée toggenbourgeoise qu'est situé Saint-Gall, chef-lieu du canton. Pour qui vient de Winterthur par la voie ferrée traversant la profonde coupure de la Sitter, l'accès de la cité manufacturière est vraiment charmant. Le Rosenberg vous salue d'abord avec ses cottages et ses métairies ; puis, dès la sortie de la gare, vous êtes accueilli par le quartier neuf, tout rempli de somptueuses constructions. L'écrivain national Vadianus, parlant de Saint-Gall au seizième siècle, le dépeint déjà comme un lieu extraordinairement allègre et vivant, possédant à souhait « tous les avantages de l'eau, de l'air et du sol ». Que dirait-il, s'il voyait aujourd'hui la ville, débarrassée de son oppressive ceinture de bastions, et toute bruissante de ses cent fontaines qu'alimentent vingt aqueducs, s'élançant librement à l'assaut des vertes collines qui l'enchâssent ?

Regardez vous-même. Partout où s'ouvre entre les maisons une échappée de vue, on n'aperçoit que prairies animées, hauteurs souriantes et poussées d'habitations confortables. Le moyen âge avec sa légende est tout confiné dans les antiques rues voisines du bâtiment abbatial, parmi ces pâtés de maisons à tourelles, aux balcons massifs, aux fenêtres à volutes, aux frontons décorés d'armoiries, dont l'aspect forme un étrange contraste avec les spacieux magasins devant lesquels on a passé tout d'abord.

De tous côtés, à Saint-Gall, résonnent les mille bruissements du négoce et de l'industrie. Des moines aujourd'hui, dans cette rue d'abeilles, feraient, j'imagine, l'effet de faux-bourdon ; mais il n'y a plus de moines à Saint-Gall ; le vieux cloître a été, de nos jours, approprié à des usages plus pratiques, et le fameux *Pfalzhof* s'est transformé en une place ouverte, près de laquelle s'élève l'imposante cathédrale au double clocher, bâtie au milieu du siècle dernier pour la minorité orthodoxe de la population saint-galloise. Le culte réformé a du reste bonne part : quatre églises anciennes, Saint-Laurent, Saint-Léonard, Linsenbühl et Saint-Mangen.

C'est surtout le samedi, autour du marché, voisin du vieux *Rathhaus*, qu'il faut venir étudier les types du canton. Dès la pointe du jour, piétons et charrettes y débouchent de toutes les rues de la ville : maraîchers de la banlieue et pêcheurs du lac de Constance, paysannes des *Rhodes* et fillettes de la Thurgovie y présentent jusqu'après midi un curieux pêle-mêle de physionomies, de costumes et de dialectes. Si c'est jour de foire à bétail, le spectacle est plus attachant encore : c'est par centaines et



VUE GÉNÉRALE DE SAINT-GALL.



centaines qu'affluent alors, surtout de l'Appenzell, les spécimens de la gent à cornes et au pied fourchu, accompagnés de tout un peuple de toucheurs, trapus, osseux, bronzés, qui ajoutent à l'animation de la scène par leurs gesticulations et leurs cris. Encore tout cela n'est-il que la menue monnaie du trafic local : le grand négoce saint-gallois est, on le sait, celui des mousselines, des cotonnades, des dentelles ; celui-là ne s'exhibe pas au dehors : filatures, tanneries, blanchisseries, accomplissent leur œuvre aux lieux où il faut, et c'est à huis-clos que se règlent ici les comptes de vente et de fabrication.

Saint-Gall étant une des villes les plus élevées de l'Europe (altitude, 656 m.), on n'a pas besoin d'y monter beaucoup pour trouver de superbes observatoires : je citerai seulement, parmi les promenades, — me réservant de parler plus loin en détail de toute cette région caractéristique entre le Sentis et le Bodensee, — la colline du Rosenberg, où se trouve un Institut de Sourds-Muets, celle de Saint-Pierre et Saint-Paul, la gorge pittoresque où coule la Steinach, la vallée de Saint-Georges, la Vægelisegg, et surtout le Freudenberg (ou Mont des Délices), de la cime duquel on découvre le lac de Constance, la Thurgovie et toutes les montagnes de ce pays d'Appenzell que le canton de Saint-Gall enferme comme fait la coque le noyau.

### III

Pour bien apprécier la portée du rôle que joua autrefois le cloître de Saint-Gall, il convient tout d'abord de se reporter vers les temps voisins de la grande invasion sous laquelle s'écroula l'Empire des Césars. Les Aléman, venus du Rhin moyen et du Mein, avaient de bonne heure disputé aux Romains la possession des rives du « Grand Lac » et celle des pays environnants. L'empereur Probus fut le dernier prince qui, vers la fin du troisième siècle de notre ère, put se flatter d'avoir tenu en respect les peuplades qui menaçaient cette région. Dès l'an 300, les Aléman s'approchent de plus en plus du Bodensee, et, un siècle après, a lieu l'émigration décisive qui donne aux Barbares le pays entier, de la Lech au Rhin et du Neckar aux Alpes de l'Helvétie. Des habitants primitifs, ceux qui ne furent point tués se virent réduits en servitude, et, quant aux institutions que Rome avait fondées dans le pays, elles disparurent, refoulées ou détruites par le flot immense qui les submergeait ; routes, culture, commerce, organisation politique, rien ne demeura.

Les nouveaux venus, adorateurs du sombre dieu Odin ou Wodan, auquel ils offraient de la bière et des chevaux blancs dans le fourré sacro-saint des bois mystérieux, ne tardèrent pas à être soumis à leur tour par de nouveaux envahisseurs connus sous le nom de *Francs*. Avec ceux-ci commença la période christianisante des pays voisins du lac de Constance. On a vu ci-dessus (1) qu'au sixième siècle la Suisse alémanique, comme la Suisse romane, possédait déjà trois évêchés : celui de Bâle, celui de Vindonissa, dont le siège fut bientôt après transféré à Constance, et celui de Coire. Autour de ces foyers d'activité chrétienne les bois et les déserts occupaient toujours d'immenses étendues. Les Aléman, ennemis des villes, s'étaient établis dans des fermes isolées (*Höfe*), où ils vivaient entourés de grands chiens de chasse, avec lesquels ils parcouraient de temps à autre ces forêts et ces pâturages communs (*Allmend*), l'unique genre de domaine rural qu'ils aimassent. De loin en loin

(1) Au tome I<sup>er</sup>, chapitre v.

seulement, au pied d'une tour ou dans le voisinage d'une chapelle, on apercevait quelques champs cultivés, apanage d'une petite communauté chrétienne perdue au milieu d'un monde idolâtre.

Tout à coup, en 610, on vit paraître en Alémanie un groupe d'hommes extraordinaires, partis des rivages lointains de l'Irlande et de l'Écosse pour évangéliser les peuples du sud. A la tête de cette phalange inspirée était Colomban, moine de Bangor, qui déjà s'était signalé par un long apostolat dans les Gaules. Proscrit par ordre de la reine Brunehaut, dont il s'était permis de flétrir la conduite, il avait gagné les pays helvétiques, accompagné de onze de ses disciples, parmi lesquels était *Gallus*, son compatriote.

La mission arriva à Zürich, qui n'était encore qu'une pauvre bourgade, puis, remontant la rive gauche du lac, parvint à la région plus sauvage qu'arrose le cours inférieur de la Linth. Là se trouvait le petit village de Tuggen. Le site plut à Colomban, qui s'y arrêta. Lui et ses compagnons se mirent à



ARBON.

prêcher les habitants, qui étaient encore presque tous adonnés à la religion d'Odin ; mais ceux-ci refusèrent de les écouter : « Jusqu'à ce jour, répliquèrent-ils, nos dieux nous ont dispensé d'une façon convenable la pluie et le beau temps : pourquoi les abandonnerions-nous ? » L'apostolat semblait manqué. Un jour néanmoins, raconte la chronique, comme les païens, suivant leur coutume, apportaient à leur dieu toujours altéré une gigantesque tonne de bière, Colomban, qui se trouvait là, leur demanda ce qu'ils voulaient faire de tout ce liquide. On le lui dit. Pour toute réponse, il commença par soupirer ; puis, inspiré d'en haut, il se mit à souffler sur le vase, qui incontinent éclata, laissant de tous côtés se répandre avec bruit l'écumeux nectar : signe évident que le démon était logé dans la tonne. Les païens attendaient que leur dieu punit le sacrilège ; mais le dieu ne fit mine de bouger. Cette impunité commença d'ébranler, plus que n'avait fait le verbe des apôtres, la foi des sauvages sectateurs d'Odin, et, à partir de ce moment, les évangélisants purent entamer l'œuvre de prosélytisme

pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

GUIZOT DE WITT.

Paris, mars 1873.

---

## CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848 formera deux volumes in-8 imprimés comme l'HISTOIRE DE FRANCE, RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 6 avril 1873.

Le tome I<sup>er</sup> est en vente. 1 vol. broché, 23 fr. — Relié 30 fr.

Le tome II<sup>me</sup> est en cours de publication.

---

# LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

---

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

*LA SUISSE* formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

**Le prix de la livraison est de 1 franc.**

*Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.*